



Méthodologie de la problématisation

Sommaire (Cliquez sur le titre pour accéder au paragraphe)

Méthodologie de la problématisation..... 1

I. Définition..... 1

II. La démarche..... 2

III. Ce qu'il vous faut proscrire..... 5

IV. Applications..... 6

IV.1. Application 1. Sujet : le port..... 6

IV.2. Application 2. Sujet : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas »..... 8

I. Définition.

Le suffixe *-tion* renvoie à l'idée d'un processus ou à son résultat. Par exemple, la constitution désigne tout autant le processus effectué par l'acte de constituer et le produit de cet acte. La constitution peut désigner le travail de l'assemblée constituante et son résultat, à savoir le texte fondateur qui sert de norme juridico-politique à un Etat .

La problématisation est ainsi d'abord une activité ; cet exposé méthodologique présente les différentes étapes d'un **travail à effectuer en vue de construire des problèmes**. Cela présuppose que les problèmes ne sont pas des données de la nature, qu'il n'existe pas de problèmes antérieurement à un travail de construction intellectuelle. Il s'ensuit que ce travail n'est pas neutre par rapport aux solutions finalement envisagées : l'ordre de la construction des problèmes oriente les solutions. C'est pourquoi, dans le domaine qui est le nôtre ici, celui de la réflexion où il n'y a pas de solution objective rigoureusement déterminable, l'essentiel du travail de problématisation n'est pas tant dans quelque solution conclusive à nécessairement découvrir que dans la qualité de l'élaboration des problèmes : l'exploration réfléchie car méthodique plutôt que la précipitation expéditive. Dans les exercices qui vous sont proposés dans le cadre scolaire (la dissertation, les exposés oraux) la problématisation a généralement pour objet des termes, des formules souvent usuels et dont il s'agit de questionner l'évidente simplicité pour dégager leur complexité et ordonner les problèmes qu'ils posent en vue d'une prise de position. Ces exercices ne sont cependant pas une façon de vous évaluer parmi beaucoup d'autres : ils testent votre autonomie critique, i.e. votre capacité d'analyse. D'où une première limite de cet exposé méthodologique : s'il doit vous initier à une démarche, celle-ci ne devra jamais se substituer à la prudence, au sens des nuances, à l'attention à la spécificité d'un sujet, bref une méthode ne vaut que par l'esprit de finesse qui l'applique. Elle évite sans doute de se fourvoyer totalement, mais elle ne garantit pas la qualité de la réflexion qui repose avant tout sur votre concentration attentive, soit sur votre désir de vraiment réfléchir ou encore sur le plaisir que vous prenez à penser.



La problématisation implique toujours un travail de questionnement, qui permet de passer du simple au complexe, d'une prétendue évidence à la mise en évidence d'un implicite, véhiculé à son propre insu par l'usage courant. La problématisation est donc inséparable de la réflexion qui permet ce retour sur soi de la pensée par quoi elle devient toujours plus lucide sur ce que le discours le plus banal peut véhiculer de préjugés, de certitudes dogmatiques, autant dire d'impensé : **la problématisation consiste dans le travail de réflexion qui met à jour la part d'impensé d'un discours**. Une problématique consistera dès lors dans le cheminement de la pensée qui questionne un énoncé en montrant les difficultés que pose son apparente évidence, selon un ordre qui permet la construction explicite d'un problème fondamental, ce pourquoi le terme est généralement accompagné d'un complément déterminatif : une problématique de la liberté, de l'identité, de la relation, etc. Une problématique de la liberté consiste d'abord dans la détermination explicite des difficultés que pose la liberté dans ses présuppositions implicites afin de dessiner une solution ou une prise de position. Parler d'une problématique de la liberté c'est tout autant dire que la liberté ne va pas de soi. Toute la difficulté réside bien sûr dans la démarche à suivre.

II. La démarche.

Puisqu'il s'agit toujours de dépasser et de questionner l'évidente simplicité, il faut commencer par repérer les foyers d'ambiguïtés, de tensions logiques sur lesquelles l'usage passe allègrement.

Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut attirer plus particulièrement votre attention sur : les différents sens d'un même terme : il faut tout autant repérer la plage d'identité des différentes significations et dégager les points d'opposition pour déterminer les difficultés qu'elles posent à la réflexion soucieuse de cohérence. Soit par exemple le terme de *représentation* ; on remarque que l'usage consacre essentiellement 3 significations : le fait de donner une image claire de quelque chose, matérielle ou simplement mentale ; le fait d'exercer les droits d'une personne en son nom et place ; le fait d'intensifier, de redoubler la présence de quelque chose. Dans les 3 significations se trouve engagé un rapport au visible et à la présence : représenter, c'est rendre vraiment visible, présent ou comme présent ; voilà la plage d'identité des différents sens. On ne peut dès lors réfléchir à la représentation sans définir ce que signifie la présence. Mais les 3 significations font difficulté car dans la première la représentation consiste à se rendre présent à l'esprit ou à rendre présent à la vue, dans le second cas il y a substitution d'une présence (celle du représentant) à une absence (celle du représenté), dans le troisième il s'agit de rendre encore plus présent ce qui l'est déjà : la représentation est-elle alors ce qui permet la présence de ce qui est absent, ce qui conforte la présence de ce qui est déjà présent, mais alors pourquoi cette présence ne se suffit-elle pas ? La représentation ouvre à une problématique de la présence.

Pour déterminer les différentes significations, vous devez vous aider des occurrences du terme dans la vie quotidienne, selon des contextes à distinguer et à classer, dans des

Méthodologie de la problématisation

formules parfois lexicalisées, i.e. figées dans le lexique (cf. être en représentation, représentation parlementaire, diplomatique, représentation graphique, représentation théâtrale...). Vous devez également penser aux termes de la même famille (ici, présence, présentation, se représenter quelque chose...), à l'étymologie, ou encore aux antonymes (i.e. aux termes de sens contraire). N'oubliez jamais qu'un terme ne fait sens que par différence de nuance avec tout un réseau qu'il vous faut justement construire.

La valeur et le champ d'application d'un terme. Déterminez si tel terme est péjoratif, appréciatif ou neutre. Soyez sensible au domaine où le terme trouve son sens propre pour éventuellement évaluer la pertinence de ses usages métaphoriques : par exemple, l'adjectif précieux est largement employé, or ce qui est précieux, c'est d'abord ce qui a un prix, soit une valeur quantitativement déterminable dans des échanges. Ne peut être précieux, strictement, que ce qui a une valeur relative. Jusqu'où, dès lors, peut-on dire d'une personne qu'elle est précieuse ? Que veut-on dire par là ?

Dans le cas d'un énoncé, la difficulté supplémentaire vient de la délimitation de l'objet de votre réflexion. Ne focalisez en effet jamais toute votre attention sur le seul terme qui semble l'objet du propos, car un énoncé est une relation entre plusieurs termes, relation d'où naît la signification d'ensemble et c'est elle qu'il faut interroger dans ses possibilités logiques.

Soit par exemple la question « Peut-on penser le mal ? ». Les difficultés que pose la notion de *mal* ne doivent être abordées que dans une réflexion sur ce que signifie *penser*. En d'autres termes, sachant que dans la construction transitive directe le verbe *penser* signifie considérer clairement, embrasser quelque chose par la pensée pour se le rendre clair, concevoir, il s'agit de savoir si le mal peut être un objet de la pensée tel qu'il deviendrait parfaitement compréhensible, et dès lors exécutable comme tel délibérément (une fois que l'on a compris quelque chose, on est capable de le faire et de le refaire à volonté) : penser le mal n'est-ce pas dès lors penser à mal ? Mais penser à mal, c'est penser contre autrui puisque c'est penser comment il peut avoir mal, comment on peut lui faire du mal, or s'il n'y a de vraie pensée qu'avec autrui (la pensée est par nature dialogique) penser le mal contient une contradiction implicite puisque cela consiste à nier au moins par la pensée la condition de la pensée (autrui). C'est aussi l'ambiguïté du verbe *pouvoir* qui est à prendre en compte : possibilité effective (est-ce réellement possible ?) et possibilité morale (en admettant qu'on le puisse, le peut-on légitimement, i.e. raisonnablement ?).

Mais surtout dès que vous posez une définition, une signification, il s'agira toujours d'en déterminer, pour les interroger, les présuppositions et les implications implicites. En effet dans nos discours les plus banals nous ne dégageons pas l'implicite logique qui permet à nos propos de prendre sens, soit parce que cela prendrait trop de temps et nous ferait perdre l'objet de nos échanges, soit parce que nous faisons confiance à notre interlocuteur pour saisir cet implicite, soit parce que notre propos est peu réfléchi et que les interlocuteurs se montrent peu exigeants quant à la cohérence des échanges ; il ne faut pas voir nécessairement là un défaut des interlocuteurs, car la conversation a d'autres vertus que celles de la réflexion (plaisir de la relation, plaisir du badinage, etc).

Méthodologie de la problématisation

Soit, par exemple, un terme d'usage aussi courant que le mot *masque*. Parler de masque présuppose logiquement que l'on fasse la différence entre une apparence superficielle, ce qui apparaît dans une relation immédiate, et l'être profond et véritable au-delà du masque, distinction qui prend sens dans tout un réseau surface/profondeur, représentation sociale/vie intime, théâtre/authenticité, mensonge/vérité, extériorité/intériorité, corps/âme... Or cette présupposition est un jugement implicite qui n'a rien d'évident et dont on peut même montrer les incohérences : d'abord quelle est cette intériorité qui parvient à se couper de l'extériorité selon une dualité corps/âme qui fait du corps un pur objet à l'apparence façonnée à volonté par une intériorité ? En outre le masque ne prend sens que parce qu'il y a bien quelque chose à cacher. Or si l'on dit que c'est l'intériorité intime d'un être qui se cache, cela signifie qu'elle redoute d'être trahie, donc qu'elle est, de fait, exposée par le corps, sans cela il n'y aurait pas à se masquer puisque le corps serait un objet sans rapport avec l'intériorité du sujet. Il y a une contradiction à dire que le masque a pour condition une parfaite séparation de l'apparence et de l'intériorité, alors même que la raison s'être du masque est l'angoisse d'une trahison de l'intériorité par l'apparence.

En d'autres termes, qui parle de masque présuppose une distinction apparence/être profond, distinction elle-même révoquée en doute par l'idée même de masque... dès lors très problématique ! Pour preuve, il est parfaitement légitime de se demander si tout masque ne démasque pas, si toute apparence n'est pas un apparaître, non pas une surface trompeuse et mensongère, mais un dévoilement : le choix de tel masque est, par exemple, encore un mode d'expression (n'importe qui ne choisit pas n'importe quel masque !) ; le masque est un objet de représentation, mais l'essentiel est peut-être exprimé dans la façon de le porter, d'où le sentiment parfois d'une incohérence entre une mimique, un propos et la manière d'être qui les sous-tend... ce qui nous donne justement le sentiment qu'untel porte un masque. Or quand le masque apparaît comme tel, c'est dès lors que la personne est démasquée par son masque.

Si la problématisation conduit à décomposer une simplicité par trop évidente en problèmes, le travail doit obéir à un double mouvement : d'une part une décomposition qui consiste à dégager les foyers d'ambiguïté, de contradictions, etc ; d'autre part la construction d'un problème fondamental en vue de proposer une solution ou au moins de pouvoir prendre position. Pour y parvenir vous devez vous demander ce qui se trouve essentiellement en cause à travers les difficultés que vous soulevez. Par exemple, dans le cas du masque on voit très rapidement que tout tourne autour de la notion d'identité généralement identifiée à celle de nature ou d'essence. Nous croyons qu'il existe un noyau dur et immuable au cœur de chaque être, qui constitue son être vrai, en deçà des apparences, par-delà le devenir et les différentes relations avec le monde. Le questionnement du masque revient à questionner l'identité ainsi comprise. A travers la réflexion sur un objet anodin, le masque, est ainsi posée une véritable problématique de l'identité : pour un être qui s'éprouve comme dualité (corps et esprit) et qui est relation avec autrui et le monde par la médiation de son corps que signifie l'identité ? Comment ce concept est-il à comprendre ? Qui suis-je donc ?

C'est la raison d'être, surtout aux oraux, de quantité de sujets qui peuvent sembler absolument triviaux. Leur intérêt est justement de permettre d'apprécier l'aptitude d'un candidat à se libérer des pseudo-évidences de la vie quotidienne, soit à réfléchir.

Méthodologie de la problématisation

En résumé la problématisation est un travail de questionnement d'une évidence permettant de construire un problème sur un aspect majeur de l'existence humaine. Ce questionnement passe par un repérage des ambiguïtés, des difficultés logiques dégagées dans la détermination du système au sein duquel le terme à interroger trouve son sens (l'étymologie, les termes dérivés, les quasi-synonymes, les antonymes, les présuppositions logiques). Il s'agit d'un moyen, première étape de votre travail, et non d'une fin, celle-ci résidant dans la détermination du problème.

III. Ce qu'il vous faut proscrire.

- En aucun cas le travail de problématisation ne s'assimile à une somme d'exemples, à la récitation d'un cours, à l'érudition doxographique, c'est-à-dire à l'exposé plus ou moins savant récapitulatif les grandes thèses fournies par la tradition littéraire, philosophique, esthétique, etc.
- **La problématisation n'est pas une somme d'exemples.** Si, en effet, elle doit s'ancrer dans l'examen des usages quotidiens exemplaires d'un terme pour en saisir les différentes valeurs et significations, ce relevé n'est qu'une condition nécessaire et non suffisante. Si vous en restez là, vous vous verrez reprocher l'absence de détermination des problèmes au profit du catalogue d'exemples. D'où les annotations des examinateurs : « aucune problématique, catalogue d'exemples ».
- **La problématisation n'est pas un exposé doxographique.** Un cours de littérature n'a pas pour finalité essentielle de vous donner une référence supplémentaire afin d'illustrer des banalités. Il vise à vous faire découvrir, et si possible apprécier, comment un artiste à travers une certaine forme esthétique exprime un point de vue profond sur un enjeu existentiel que toute vie d'homme rencontre. Un cours de philosophie ne vise pas avant tout à décrire une thèse parmi d'autres au fil de l'histoire de la philosophie, mais à vous faire comprendre pourquoi et comment tel penseur s'est posé telle question et à chercher à y répondre, à vous faire apprécier l'originalité de sa réponse, mais aussi les difficultés qu'elle peut poser. Dans tous les cas, ces chapitres sont là pour vous permettre une rencontre : celle d'un être pour qui la vie allait si peu de soi qu'il n'a pu vivre qu'en créant une œuvre cherchant à éclairer l'existence, à surmonter une difficulté fondamentale. La problématisation, si elle veut recourir aux auteurs, doit donc épouser leurs parcours, i.e. s'en aider uniquement dans la construction du problème. Par exemple, dans une problématisation du droit, au lieu d'utiliser allusivement Rousseau et son concept de volonté générale, il s'agira de montrer pourquoi Rousseau l'a forgé, quel problème ce concept lui permettait de résoudre et jusqu'où. Dans une réflexion sur l'authenticité, toujours en pensant à Rousseau, un étudiant qui a apprécié l'écriture des *Confessions* pourra s'aider de sa lecture afin de montrer comment l'auteur tente de résoudre la contradiction entre l'authenticité et la représentation : l'écriture autobiographique est représentation de soi, donc objectivation, distance de soi à soi où toutes les mises en scène sont possibles afin de produire la belle et bonne image

Méthodologie de la problématisation

de soi au monde ; par quel type d'écriture Rousseau entend-il résoudre cette difficulté ? Quelle écriture implique le plus petit écart entre le sujet qui écrit et le texte écrit ? Encore une fois, il s'agira ici de partir d'une difficulté (comment un être qui est conscience, représentation de soi, peut-il être authentique ?) pour montrer comment un auteur tente de la surmonter de façon originale et jusqu'où. La référence aux auteurs n'est donc pas une caution dogmatique (...Aristoteles dixit...) qui permettrait de faire l'économie d'une réflexion ; les auteurs et leurs œuvres aident à penser pour autant que l'on ait compris le travail original de leur pensée.

- Dans tous les cas retenir que dès que le travail devient trop facile sous l'effet de l'énumération d'exemples, de références, vous cessez de problématiser.

IV. Applications.

Compte-tenu de ce qui vient d'être dit, nous éviterons, dans les exemples proposés, de faire référence aux auteurs dans la construction des problèmes ; nous vous indiquerons simplement entre parenthèses des références possibles. Vous avez compris, bien entendu, qu'il s'agit d'un détour pédagogique qui n'exclut en rien le recours aux auteurs dans vos travaux, selon les conditions définies ci-dessus.

IV.1. Application 1. Sujet : le port.

Quand on vous propose un seul terme, il faut élaborer une définition du sens le plus courant et déterminer la polysémie de ce terme. Dans le cas présent le terme semble d'autant plus difficile à problématiser qu'il ne présente pas d'ambiguïté : en effet le port peut être défini comme un abri naturel ou artificiel sur la rive d'un océan ou d'un fleuve permettant de recevoir des bateaux pour permettre l'embarquement ou le débarquement de ce qu'ils transportent. L'aéroport n'est qu'une extension de ce sens.

Le terme ne pose aucun problème semble-t-il. Il faut dès lors examiner ses synonymes et les expressions lexicalisées : le havre, « un havre de paix », « arriver à bon port » : l'usage courant manifeste une polarisation positive du terme sur le symbole du repos, de la tranquillité : le port est attendu et désiré comme le contraire des troubles, de l'agitation de l'existence ; mais le port est tout autant le lieu du départ, de l'attente anxieuse. Comme lieu de passage d'un monde à un autre, il est dans une position réversible : ouverture sur des horizons, il est lui-même un horizon désiré, attendu comme promesse de paix. Point de départ, point d'arrivée, le port est un passage entre 2 mondes parce qu'il est une limite : limite de la terre ferme et de l'océan le plus fréquemment. Sa réversibilité tient donc à sa situation de limite, or le propre de toute limite est d'avoir justement un statut problématique : par exemple, lorsque l'on passe une frontière et que l'on est sur la ligne frontalière surgit la question de savoir si l'on est encore dans tel pays d'où l'on vient ou déjà dans tel autre où l'on va. On tient ici le caractère problématique du port : comme limite, il est un espace trouble, ni absolument terre ferme, ni pourtant océan. Dès lors il s'agira de développer cette ambiguïté pour construire la problématique et la déterminer plus précisément. Là où il y a ambiguïté de nature, c'est la claire identité des objets qui est remise en cause : la puissance de fascination des ports ne tient-elle pas

Méthodologie de la problématisation

à ce qu'ils sont des lieux où le principe d'identité se trouve ébranlé ? Mais alors comment le port peut-il être désiré comme lieu de repos, havre de paix, s'il ébranle le fondement même de nos certitudes quotidiennes - une chose ne saurait être simultanément elle-même et son contraire - ? Il faut alors présupposer qu'en réalité le port n'est bien sûr pas un lieu sans identité, nous y sommes sur la terre ferme, mais sa situation ambiguë trouble et libère les choses de leurs solides attaches dans la réalité quotidienne pour les offrir à la rêverie, i.e. au voyage poétique.

En d'autres termes, la réflexion sur le port conduit à une problématique de la limite, donc de l'identité, que l'on pourra construire de la façon suivante, toujours en partant du plus simple :

1. Le port est d'abord terre ferme ouvrant sur un ailleurs (Bordeaux comme bord des eaux en serait l'emblème).
2. Mais il est tout autant terre ferme tant attendue, horizon du voyage : « parvenir à bon port » (Le Havre en serait ici l'emblème).
3. Cette situation réversible vient de son statut de limite entre des mondes opposés, statut qui ébranle la terre ferme, l'identité solide des choses, pour faire du port le lieu de tous les possibles. Le port est donc un lieu de rêverie : l'expression signifie ici qu'il est un lieu propice à la rêverie, un espace riche d'imaginaire.

A titre d'exemple, voilà ce que pourrait donner un petit exposé d'oral sur le sujet.

1. Le port ou le désir de l'ailleurs.

Le port est inséparable d'une ouverture sur l'ailleurs qui consiste à ne pas se sentir installé, mais de passage, inscrit dans des échanges, en relation. Comme tel il exprime tout autant la curiosité d'esprit, l'ouverture, le dynamisme conquérant. D'où une géographie des Temps Modernes (et donc du progrès) marquée par les grands ports (Venise, Amsterdam, Londres, Lisbonne...). On pourrait également ici penser à l'opposition que dessine Hegel, dans *La Raison dans l'histoire*, entre les civilisations de l'intérieur des terres et les civilisations maritimes à la pointe du progrès.

Le port est donc tourné vers l'avenir. Il est l'espace de l'inquiétude stimulante, de la préoccupation du lendemain : imagination du voyage ; souci du lendemain inséparable de l'échange économique dans son caractère aventureux et aventurier. Le capitalisme maritime est un capitalisme aventurier (cf. les immenses fortunes, mais également les banqueroutes liées au commerce maritime au début des Temps Modernes).

Pour toutes ces raisons, le port symbolise la liberté humaine. Il n'y a de liberté que là où le possible peut être envisagé comme une alternative à l'actuel. Le port est une porte que l'on ouvre sur un à venir. A l'opposé, l'espace tragique, celui d'une liberté ne pouvant déboucher sur quelque alternative que ce soit à la situation présente, dès lors vécue comme un enfermement, serait un espace sans porte, ou plus exactement où les portes ne s'ouvrent pas, où les ports ne permettent aucun embarquement (cf. On pourrait ici évoquer les propos de R. Barthes sur la scène racinienne : l'enfermement tragique y est mis en scène par l'horizon d'une mer inaccessible, in *Sur Racine*).

Emblématique serait alors la situation de la statue de la Liberté dans l'avant port de New-York, à l'entrée du Nouveau Monde.

... à l'entrée, c'est donc dire que le port n'est pas simplement le lieu d'où l'on part, il est celui où l'on arrive au terme du voyage.

Méthodologie de la problématisation

2. Le port ou le refuge tant désiré.

Le port s'oppose à l'instabilité du milieu océan. Instabilité où l'on ne peut rien construire de durable tant on est soumis aux aléas de la nature. Le port d'où il fait bon regarder la tempête.

Le port apparaît dès lors comme le terme du voyage. Métaphoriquement, la traversée tempétueuse peut évoquer l'existence et ses affres : toute existence est une traversée aventureuse. Le port comme terme évoque alors le contraire : lieu de la méditation d'où l'on contemple le chemin parcouru (cf. On pourrait penser ici au petit poème en prose de Baudelaire, *Le Port* : « Un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie... »).

Le port présente une assonance remarquable avec la mort : lieu de retraite, havre de paix, le port est le séjour de qui ne peut plus voyager avant l'ultime voyage, le grand départ définitif. Il symbolise la limite entre l'ici-bas et l'ailleurs absolu : l'au-delà. Le port évoque ici la solidité de la terre ferme aux confins de son contraire.

3. Le port comme espace-limite est un lieu poétique, invitation au voyage...imaginaire.

3.1. Comme espace-limite, le port est un lieu paradoxal (ici/ailleurs, maintenant/à venir, repos/aventure), réversible (d'où l'on part, où l'on arrive), un espace trouble qui comme tel ébranle l'identité banale des choses. Lieu terrestre, il est simultanément pénétré de toute part par les eaux ; lieu de tous les échanges, il est interlope (cf. la thématique du marin, de la « femme à marin », des trafics marginaux) ; lieu de l'instabilité, les fortunes s'y font et s'y défont. Il est un lieu haut en couleur et bigarré.

D'où peut être la fascination des peintres pour les décors de ports (Turner, Boudin, Monet...) : où commence la terre, où finit le ciel ? Où commence la mer ? Dans l'instabilité des formes, reste la couleur.

3.2. Le port ou le mystère poétique. La vie quotidienne la plus banale s'appuie sur la certitude de la forme claire, de l'identité nette des choses que nous utilisons, que nous manipulons : notre maîtrise est à cette condition. Le port, perpétuel espace de l'entre-deux, serait le lieu de la dissolution. Le voyage commence et se poursuit dans le port parce qu'il est le lieu propice à l'imaginaire, c'est-à-dire au jeu poétique qui transfigure la réalité. Vous pourriez ici songer à l'intérêt d'Elstir pour le port, le peintre de *La Recherche du temps perdu* de Marcel Proust, mais aussi au poète Emile Verhaeren (in *Les Villes tentaculaires*), et encore à toute une tradition cinématographique qui a associé le port au réalisme poétique, i.e. à la transfiguration esthétique de la réalité (par ex. le très beau film d'E. Kazan, *Sur les quais*).

3.3. Le port est donc invitation au voyage, invitation à une conversion du regard.

IV.2. Application 2. Sujet : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas »

La citation est extraite des *Pensées* de Blaise Pascal ; nous nous mettrons dans la situation d'un étudiant qui ignorerait les caractères spécifiques de sa philosophie.

La formule s'appuie sur 2 termes dont l'opposition est classique : le cœur, symbole de l'affectivité, des passions, et plus précisément de l'amour ; la raison, faculté permettant

Méthodologie de la problématisation

de dominer une situation par la distance inséparable du processus d'abstraction à l'œuvre dans la connaissance rationnelle. L'erreur fréquemment commise par les étudiants consiste en une lecture inattentive de la formule qui n'épouse pourtant pas cette opposition classique, au contraire, puisque « le cœur a ses raisons ». la formule est donc littéralement paradoxale : elle prend le contre-pied de l'opinion (la doxa) de 3 façons.

D'abord le cœur a des raisons, on ne peut donc pas dire qu'il est une puissance d'aveuglement irrationnel.

Ensuite la raison n'est pas cette faculté toute puissante de connaissance, puisqu'elle ne connaît pas les raisons du cœur.

Enfin la formule renverse la hiérarchie habituelle (1. Raison ; 2. Cœur), puisque le cœur est ici en position forte (début de phrase) et que la raison est caractérisée négativement (« ne connaît pas »).

La raison est ici renvoyée à sa limite ; le cœur dépasse la limite qu'il constitue selon l'opinion : l'affectivité est en effet passivité (cf. on est affecté par un sentiment, on ne le choisit pas vs activité rationnelle, le « je pense » est un pur acte : pour penser il suffit de se décider au questionnement méthodique), marque de notre finitude, de notre inscription charnelle ou incarnation, qui entrave l'effort rationnel.

Il faut, bien entendu, relever qu'entre les 2 propositions qui constituent la formule, le mot raison est employé ici au pluriel, là au singulier. Le changement induit une variation de signification : au singulier le terme désigne la faculté précédemment définie, au pluriel il devient synonyme de motifs légitimes. Dire que le cœur a ses raisons, c'est dire qu'il y a une logique du cœur, que le sentiment n'est pas nécessairement un aveuglement ; le cœur n'est donc plus l'antonyme radical de la raison ; l'opinion le sait d'ailleurs bien qui parle, à l'occasion, d'une intelligence du cœur.

La réflexion ne doit donc pas porter sur l'opposition cœur/raison, mais sur ce qui est effectivement énoncé dans la citation : la révocation en doute de cette opposition caricaturale et les problèmes qu'elle peut poser.

La problématisation de la formule, qui doit toujours aller du plus simple au plus complexe, pourrait dès lors prendre la forme suivante.

1/ Il s'agit d'abord de déterminer le statut paradoxal de la formule. Cela suppose d'une part de montrer en quoi l'opposition du cœur et de la raison peut être fondée par une tradition rationaliste (vous pourriez ici recourir à Descartes), d'autre part de préciser, à partir de l'analyse précédente de la citation, le paradoxe et sa portée : la formule dit simplement que le cœur n'est pas non-rationnel, dénué de toute logique, et invite à quitter un dualisme réducteur. La formule aurait un statut de critique d'un rationalisme radical opposant conscience affective et conscience rationnelle.

2/ La question qui se pose dès lors est de savoir quelle est cette logique du cœur. Pour ce faire, il faut exploiter les expressions qui expriment cette même idée d'une intelligence du cœur et envisager les situations où elles apparaissent et qu'elles éclairent. Nous vous avons conseillé, en effet, de penser aux antonymes, aux synonymes, aux termes dérivés, aux expressions de la vie quotidienne, mais pensez également à les contextualiser, c'est-à-dire à déterminer les contextes où ils prennent sens de façon concrète.

Ainsi, on parle d'intelligence du cœur pour évoquer un geste, un comportement absolument juste au sens où il convient pertinemment à une situation constituée par une

Méthodologie de la problématisation

relation humaine, soit une relation intersubjective. On parlera tout autant de tact, de sensibilité, de délicatesse : l'intelligence du cœur concerne peut être avant tout une connaissance de ce qu'il convient de faire là où nulle objectivation, nulle abstraction théorisante ne sont possibles, c'est-à-dire là où l'on quitte le domaine des rapports objectifs. Par exemple, lors d'un deuil, l'intelligence du cœur consiste à trouver le geste, la formule qui touche vraiment, donc à inventer ce qui convient à la situation de cette personne-ci frappée par ce deuil-là, au lieu d'en rester au formalisme de rapports sociaux objectifs, c'est-à-dire indifférents dans la récitation des formules d'usage. L'intelligence du cœur, le tact, la sensibilité, la délicatesse évoquent donc l'esprit de finesse d'un être de chair engagé dans des relations vivantes et comme telles toujours particulières, originales, irréductibles à toute conceptualisation, à toute abstraction, à tout formalisme si caractéristiques de l'activité rationnelle. Les raisons du cœur seraient simplement le sens de la situation, donc du geste opportun. Il n'y a là rien de péjoratif, car il s'agit justement du cœur : le sens de la situation pourrait évoquer l'attitude de l'homme intéressé, débrouillard et habile, bref opportuniste ; l'emploi du terme cœur exclut cette interprétation, puisqu'il symbolise l'amour, c'est-à-dire la capacité d'ouverture à l'autre et d'oubli de soi : aimer, c'est en effet subir un décentrement de soi. On ne se possède pas, puisqu'on ne choisit pas d'aimer ni qui l'on aime ; aimer un être, c'est l'aimer pour ce qu'il est, donc être ouvert à l'altérité qui consiste précisément dans ce qui ne se ramène jamais à mon identité, c'est à dire à moi.

3/ La logique du cœur une fois déterminée, ce qui vient d'être dit pose 2 problèmes.

Le propos qui précède et qui vise à éclairer la formule proposée n'est possible que par le travail de réflexion et de problématisation, activité rationnelle s'il en est ! Les raisons du cœur seraient ainsi accessibles à la raison : il faudrait en conclure que le cœur a ses raisons que la raison comprend très bien et contredire le paradoxe.

Notre réflexion sur l'intelligence du cœur nous a conduit à distinguer son domaine propre : celui de l'inobjectivable et de l'irréductible particularité. Cela revient à reconstruire une nouvelle opposition du cœur et de la raison, donc à simplement déplacer l'opposition traditionnelle.

Peut-on résoudre ces problèmes ?

Pour répondre à la première objection, il faut prendre soin de préciser que lorsque l'analyse rationnelle comprend l'intelligence du cœur, elle le fait rationnellement, c'est-à-dire encore une fois de façon abstraite : ce que nous avons dit ne vaut pour aucune situation particulière, réellement vivante, et la situation de deuil que nous évoquons, l'était de façon purement abstraite à titre d'exemple. En conséquence, ce n'est pas parce que nous comprenons rationnellement ce qu'est l'intelligence du cœur que nous sommes capables de cette intelligence et que nous en avons l'intelligence du cœur, i.e. que nous sentons ce qu'elle signifie. Or normalement comprendre quelque chose permet de le faire et de le refaire. Si l'explication rationnelle de ce qu'est l'intelligence du cœur n'implique pas pour autant la possibilité du tact, de la délicatesse, etc., c'est parce qu'il y a bien un énorme fossé entre la raison et le cœur, fossé qui, par exemple et sans doute tragiquement, conduit à dire que toutes les leçons de morale ne donneront jamais du cœur à qui n'en a pas.

La formule semble, malgré son caractère paradoxal, reconduire l'opposition du cœur et de la raison. Cœur et raison seraient 2 modalités de notre faculté de connaissance s'appliquant à des ordres ou domaines distincts. L'intelligence rationnelle permet de connaître ce qui est universel et objectivable par la voie de l'analyse, c'est-à-dire par la

Méthodologie de la problématisation

décomposition en éléments constitutifs. Par exemple la connaissance du moteur à explosion consiste dans la capacité à déterminer les processus à l'œuvre dans leur enchaînement efficace ; la connaissance passe par la décomposition analytique et conduit à l'efficacité par la possibilité de la reconstruction synthétique qui aboutit à cet objet complet : le moteur. L'intelligence du cœur aurait pour domaine spécifique l'inobjectivable, la particularité, l'irréductible, i.e. ce qui relève de la relation subjective, de l'existence vivante –toute situation de l'existence réelle est unique-, et de réalités indécomposables ; c'est pourquoi 3 domaines semblent le privilège du cœur : la foi, la relation intersubjective, le sens esthétique; Dieu, autrui, la beauté ne sauraient faire l'objet d'une connaissance rationnelle sans disparaître dans leur spécificité.

A l'opposition traditionnelle caricaturale la formule proposée substitue une unité (l'homme est ouverture, capacité de prendre connaissance) qui se spécifie selon 2 modalités distinguées par leur domaine d'application pertinente ; cela implique que chaque modalité peut être impertinente hors de son domaine. Les raisons du cœur sont irrationnelles dans le domaine de la connaissance objective, comme la raison est bien peu raisonnable à prétendre expliquer Dieu, autrui, la beauté.

4/ Un nouveau problème pourrait dès lors être soulevé : la distinction de ces modalités ne signifie pas pour autant qu'elles ne puissent pas se conforter l'une et l'autre, puisque tout homme devrait être intelligence rationnelle et cœur. Ainsi, ne peut-on pas formuler l'hypothèse que le bon mathématicien est celui qui aime les mathématiques. Il n'est si bon que de n'avoir pas un rapport purement objectif à ce domaine de la connaissance : il sent les problèmes et intuitionne les solutions, parce qu'il s'y sent comme un poisson dans l'eau ! Ceci dit, la distinction reste pertinente, car la résolution des problèmes passe inévitablement par le lent cheminement de l'analyse et de la déduction rationnelle. De même, l'homme qui a la foi, qui vit dans l'amour de Dieu, est également un être rationnel, qui confortera sa foi par l'étude des textes par exemple, étude qui met en œuvre l'intelligence rationnelle.

* * * * *

La semaine prochaine nous vous proposerons 2 nouvelles applications que vous pouvez vous « amuser » à préparer :

L'avant-garde.

« Vox populi, vox dei » (la voix du peuple, c'est la voix du dieu).

S. Le Diraison